

Etrange Découverte



Amin Elsaleh

©2011 Amin Elsaleh – Paris – Crédits Photographies et illustrations.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproductions intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

PREFACE

Etrange découverte, écrite il y a plus de 25 ans est, toutes proportions gardées, dans le droit fil des contes orientaux. C'est une tentative prémonitoire de dénonciation de la barbarie de la guerre qui, sous le couvert d'une situation chaotique, dans un paysage mi- urbain, mi- balnéaire, fait avancer des personnages réels et fantomatiques dans une intrigue policière.

Le décor n'est pas précis et l'on peut très bien imaginer un village, une ville, une grande maison, des ruines, des barbelés, tout un environnement peu propice à la rêverie, où vont se mouvoir les protagonistes de cette histoire.

L'enquête sur un crime ou une disparition commence mais tout de suite l'interrogatoire trébuche car les réponses ne sont pas celles auxquelles on s'attendait. Seules les photos disent la vérité. Le temps change les individus, les dédouble en quelque sorte, en fait des marionnettes et leurs sentiments avec. La pellicule est là comme un sérum de vérité.

Nous sommes dans une grande villa qui a résisté à la guerre. Retrouvailles de ceux qui ont fui et de ceux qui sont restés. Le cauchemar s'installe en même temps que la nuit en plein jour dans cet endroit impossible qui ne possède ni entrée ni sortie.

Une fée apparaît qui est une sorte d'armistice. L'enfant, lui, est une bénédiction, la rémission des péchés et le pardon accordé aux coupables. Les serres de l'aigle sont le doigt de Dieu. La fée par sa transparence, l'aigle par sa puissance, l'enfant par son obstination, nous entraînent dans ce songe où la vie et la mort vont bras dessus bras dessous.

Vous ne comprenez pas tout, votre logique butte sur les mots, ce récit abracadabrantescue vous désarçonne, ce chaos vous donne le tournis, continuez encore un peu, vous êtes au bord de la poésie. Nous sommes aspirés dans l'incompréhensible espace-temps qui ondule et qui peut durer un jour ou des siècles, nous arrivons dans ce Moyen-Orient millénaire, nous sommes au cœur du miracle quotidien.

L'enfant et la fée marchent le long de l'abîme que le récit a creusé. La fée a la force invisible et protectrice de l'ange gardien, l'enfant représente l'humanité menacée qui sent la montée des périls.

L'enfant environné de la mort qui rôde ne croit plus les grandes personnes et doute de plus en plus que l'aigle soit un ange, même s'il s'envole avec lui.

Il faut que l'homme aux yeux noirs accepte son destin. Il vient de sauver l'enfant mais ne cherche plus à se sauver. La puissance lui fait horreur et il accepte le rien contre le tout. Le rien, c'est cette femme amnésique qu'il retrouve. Ainsi que l'enfant. Les temps nouveaux seront sans mémoire et nombreux les affamés.

La dernière soirée rassemble les combattants et les émigrés et l'aigle nous débarrasse de l'homme aux yeux noirs. L'enfant définitivement sauvé découvre un monde nouveau, neuf et irréel où tous les coupables ont été arrêtés.

Claude Conquy, Paris 15 janvier 2012

L'inspecteur: Concentrez-vous.

L'homme aux yeux noirs : Je ne le voudrais pas. C'est plus fort que moi. Peut-être auriez-vous raison lorsque vous découvrirez les coupables.

L'inspecteur : Faites un effort. Nous ne sommes pas avancés depuis la soirée du meurtre.

L'homme aux yeux noirs : Parce qu'il n'y a pas eu de meurtre. Vous avez confondu entre disparition et meurtre. Non, il m'est impossible de vous expliquer ce qui s'est passé. Il me semble que je n'ai rien vu. Si, elle était là debout. Elle me regardait. C'est tout.

L'inspecteur : Je n'ai pas l'intention de vous accuser. Seulement, pourriez-vous nous aider ? De toute façon, peut-être allez-vous disparaître comme cette étrange créature. Elle était intelligente, mais un peu bizarre.

L'homme aux yeux noirs : Que devrais-je faire ? Je peux par exemple constater un changement, cette disparition. Cependant, vous insistez sur une enquête qui n'a aucune raison d'être, car il arrive que des êtres disparaissent en se volatilissant, sans laisser de trace, comme cette dame.

L'inspecteur : Mais on a sa photo, des documents portant sa signature, elle a dû bien exister.

L'homme aux yeux noirs : Oui, évidemment, elle a existé. D'après vous sa disparition ne pourrait s'expliquer que par la mort.

L'inspecteur : Oui, et nous sommes à la recherche du meurtrier, ou simplement de la nouvelle demeure de la victime, si on voulait supposer qu'elle est vivante.

L'homme aux yeux noirs : Il n'y a pas à mon avis différentes hypothèses, à moins que chacune ne soit liée à une personne différente.

L'inspecteur : Je suis patient, même si je dois enquêter sur la disparition de plusieurs personnes liées à cet événement.

L'homme aux yeux noirs : Je vous félicite. Cette enquête va nous aider tous.

L'inspecteur : (d'un air cynique) même si elle risque de vous culpabiliser ?

L'homme aux yeux noirs : Qui de nous ne voudrait pas être coupable ? avez-vous eu des cauchemars la nuit ? Dans certains cauchemars, n'étiez-vous pas coupable ? Qu'aviez-vous fait pour vous défendre ? rien. Vous, vous êtes brusquement réveillé. N'est-ce pas dommage ?

L'inspecteur : Récapitulons. Vous avez dit qu'elle était debout et qu'elle vous regardait. Et après ?

L'homme aux yeux noirs : Elle s'est dédoublée. Je me suis tenu la tête au fur et à mesure que la pièce se remplissait de ses doubles. Remarquez : toutes ne se ressemblaient pas entièrement, mais j'ai bien remarqué qu'elles se détachaient d'un seul être, de cette femme bizarre et intelligente.

L'inspecteur : Je vous crois. Mais n'essayez pas de me décevoir.

L'homme aux yeux noirs : Si, car dès le départ, je vous ai confirmé, l'inexistence d'un drame. Pourriez-vous imaginer, que cette pièce, toute remplie de ces étranges créatures, s'est vidée d'un seul coup ? Croyez-vous à la fiction ?

L'inspecteur : Non.

L'homme aux yeux noirs : Moi, non plus. Cependant, c'est décevant de constater tant de disparitions. Il doit y avoir une raison, un certain indice, qui doit nous conduire vers des coupables, des victimes, vers un objectif.

L'inspecteur : N'y pensons plus. Ce soir, nous sommes invités à une soirée, certains diront : on doit profiter de l'événement du siècle. Mais à part la montée sur la lune et la bombe atomique, moi, je trouve que ce siècle ne nous a apporté rien de surprenant. Bref, le temps nous réserve toujours des surprises, qui sont suivant les goûts, amères ou agréables. Il est bien difficile, d'évaluer sa propre condition.

La soirée de Gala

Madame Leroux : Bonjour Monsieur Lebleu.

L'homme aux yeux noirs : Bonjour Madame. Vous êtes Madame...

Madame Leroux : Madame Leroux.

L'homme aux yeux noirs : Je crois m'être trompé de soirée.

Madame Leroux : Non, absolument pas. C'est la seule soirée au village.

L'homme aux yeux noirs : Quel village ? J'habite bien une ville, et je suis dans un quartier qui m'est très familier de cette ville. Mais, Madame... Où est-ce qu'elle a disparu ?

L'inspecteur : (lui montrant son appareil de photo) Celui-ci va m'éviter des situations pareilles. Avant que je parle à quelqu'un, je lui prends une photo. Comme ça, s'il disparaît, Je ne me sentirai pas gêné. Ha, ha, ha.

L'homme aux yeux noirs : Mais elle m'a appelé Monsieur Lebleu. Il n'y a que ma femme qui m'a connu sous ce nom. Mais, ma femme a disparu, et celle-ci ne lui ressemble pas.

L'inspecteur : Vous êtes sûr ? Bon, je vais commencer par vous prendre en photo.

L'homme aux yeux noirs : Mais, moi je ne risque pas de disparaître. Je n'ai ni amis, ni ennemis, même pas de parents.

L'inspecteur : Ah, je vais vous prendre une double photo. Vous êtes une denrée rare. Vos parents sont-ils morts ?

L'homme aux yeux noirs : Non, je ne les ai jamais vus.

L'inspecteur : Qui vous a élevé ?

L'homme aux yeux noirs : Un Monsieur, très gentil, qui avant sa mort, a laissé un testament, dans lequel il m'a confié à la mère de Madame Leroux.

L'inspecteur : Donc, vous connaissez Madame Leroux.

L'homme aux yeux noirs : (très gêné) Oui.

L'inspecteur : Donc, vous m'avez menti.

L'homme aux yeux noirs : Oui.

L'inspecteur : Bravo. A la fin de cette soirée, je vais vous arrêter. N'essayez surtout pas de vous enfuir. J'ai deux photos de vous.

L'homme aux yeux noirs : Elles ne sont pas identiques.

L'inspecteur : Mais, moi, je saurais vous reconnaître parmi mille.

Paulette : Bonjour, Monsieur Lebleu.

L'homme aux yeux noirs : Bonjour, Madame...

Paulette : Madame Levert.

L'homme aux yeux noirs : Ah, Oui. Ma femme m'a beaucoup parlé de vous. Vous êtes une ami de Madame Leroux ? D'ailleurs, je la cherche.

Paulette : Désolée, elle a eu un empêchement. Elle s'est excusée.

L'homme aux yeux noirs : Mais, c'est elle l'animatrice de cette soirée ?

Paulette : Oui. Mais depuis la disparition de votre femme, elle n'a revu personne. D'ailleurs, on ne sait pas, si elle est restée dans le village, ou a-t-elle émigré ?

L'homme aux yeux noirs : (Brutalement) Personne n'a le droit de quitter cette ville. (Silence et paralysie des convives) Excusez-moi tout le monde. (L'activité reprend : musique, conversations).

L'inspecteur : Qu'est-ce qui vous a pris ?

L'homme aux yeux noirs : D'abord, cette Madame Leroux, je ne l'ai jamais connue. Voilà.

L'inspecteur : Bon, bon. Peut-être, je ne vous arrêterai pas. Après tout, ça ne change rien. Allons boire un verre.

L'homme aux yeux noirs : Je vous assure que je n'ai jamais connu Madame Leroux.

L'inspecteur : Je n'ai pas l'intention de vous interroger. Cependant il y a une chose qui m'inquiète. Vous prétendiez tout à l'heure que nous sommes dans un quartier qui vous est familier. Eh bien, mon cher ami, nous sommes dans un village. D'ailleurs, ce village devrait être typique, puisqu'il y a cette grande villa et le reste, ce sont des maisons plutôt ordinaires. La ville est bien loin. On peut y accéder par train ou par la route. (Soudain une explosion fait vibrer la villa, l'inspecteur constate) ça doit être une bouteille de gaz. Ces explosions deviennent très fréquentes.

L'homme aux yeux noirs : Et les mesures de sécurité ?

L'inspecteur : (en riant) Savez-vous que sur cent accidents on arrive à enquêter sur vingt et sur les vingt, cinq aboutissent et sur ces cinq on identifie un ou deux coupables. C'est maigre, mais il faut savoir se contenter. Souvent, on relâche les coupables faute de preuves. Nous sommes dans une société où tout est organisé. Tout à l'heure, vous m'avez dit que vos deux photos ne pouvaient être identiques.

(Une femme s'approche de l'inspecteur).

Madame Leblanc : Monsieur Lebrun ?

L'inspecteur : Hum, Ah. Madame Leblanc !

Madame Leblanc : Quelle étrange surprise. Nous ne sommes pas vu depuis la destruction du village.

L'inspecteur : (très gêné) Le village ! Oui, en effet. Mais il n'a pas été détruit. Quelques explosions et les gens se sont enfuis. Moi, je suis resté.

Madame Leblanc : Moi, j'ai émigré avec mon mari et les enfants. Quelle heureuse rencontre.

L'inspecteur : Qu'est-ce que vous faites ces jours-ci ?

Madame Leblanc : Ce que je faisais il y a une vingtaine d'années.

L'inspecteur : Ah, bon. Et ben, moi je suis dans la police.

Madame Leblanc : (très surprise) Vous, dans la police ?

L'inspecteur : Qu'aurais-je trouvé de mieux ?

Madame Leblanc : Oui, en effet.

L'inspecteur : Vous permettez que je vous prenne en photo ? Monsieur Lebleu, regardez. Elle a disparu juste en prenant la photo. J'espère que ma pellicule l'a bien capté. C'est vraiment bizarre. Votre femme a-t-elle disparu ainsi ?

L'homme aux yeux noirs : (pensif) Je ne sais pas. Nous nous aimons beaucoup. Après tout, qu'importe qu'un village soit remplacé par un quartier, si ce quartier semble bien être confondu avec ce village ? Moi, je n'ai jamais pris le train pour y aller, donc le train n'a pas existé pour moi. D'ailleurs, comment pourrais-je l'identifier ? Non, ma femme que j'ai tant aimée, n'a pas disparu. Inspecteur, nous avons tous tort.

L'inspecteur : Il est dix heure du matin et il continue à faire nuit. Moi, j'ai du travail, je dois rentrer. (parlant à un serveur) s'il vous plaît Monsieur, pourriez-vous m'indiquer la sortie ?

Le serveur : (poliment) Monsieur, il n'y a pas de sortie.

L'homme aux yeux noirs : Monsieur l'inspecteur, quelqu'un m'a recommandé de me fixer un objectif. Bien que ça m'ennuie, je trouve que c'est utile, ne serait-ce que pour justifier notre déviation de cet objectif.

L'inspecteur : Encore une leçon de morale. Moi, j'aime l'action. J'aime le mouvement. Tout à l'heure, le serveur m'a déçu en disant qu'il n'y a pas de sortie, car ce sera la stagnation. Que le jour ne veuille pas se lever, que j'aïlle tard à mon bureau, c'est quelque chose que je supporte mal, mais je le supporte quand même. Mais ce que je trouve aberrant, c'est qu'il n'y ait pas une porte de sortie. Où va aller tout ce monde ?

Une femme féérique : (s'approche de l'inspecteur) Monsieur Lebrun, venez danser avec moi.

L'inspecteur : (poliment) Madame, veuillez accepter que je vous prenne en photo.

La femme féérique : vous seriez déçu.

L'inspecteur : N'empêche. Je cherche des traces. Je suis bien sur une piste. Mais votre beauté est bien inquiétante.

La femme féérique : Je ne vais pas vous ensorceler, mais je ne vous laisserai pas découvrir mes défauts.

L'inspecteur : Madame, je ne crois pas ce que je vois, ni ce que je sens. Tout est superflu. La beauté est comme le mal. Il faut tout apprécier pour pouvoir conclure que la vie des autres est très riche par rapport à la nôtre, et que par conséquent, notre vie n'a aucun intérêt par rapport à celle des autres. Mais n'oubliez pas la condition : Il faut vivre toutes les aventures sans être sélectif.

L'homme aux yeux noirs : Venez Madame. Moi je voudrais danser avec vous. Monsieur Lebrun, a énormément de travail.

(Ils se dirigent vers la piste où un orchestre est juste improvisé, et les couples se joignent à eux, sans faire attention au glissement de cette piste vers une porte de sortie, où tout le monde finit par s'engouffrer sauf l'inspecteur, qui au dernier moment découvre qu'il est bien seul. Il se dirige vers un serveur).

L'inspecteur : Monsieur, je vous demande la porte de sortie.

Le serveur : Avec plaisir Monsieur. (Il lui indique une porte)

L'inspecteur : Mais c'est la porte d'entrée ?

Le serveur : (très poliment) et de sortie également.

L'inspecteur : Si je comprends bien, je suis le dernier des invités.

Le serveur : Les invités ne sont pas encore arrivés. Nous sommes au grand jour.

L'inspecteur : Mais hier, il y avait bien une soirée ?

Le serveur : Hier, c'était relâche. Mais vous pourrez venir ce soir Monsieur. Avez-vous une carte d'invitation ?

L'inspecteur : Hier, je suis entré sans carte. Oui, évidemment, c'était relâche. Vous savez, je supporte mal ce divertissement. En plus, quelqu'un a volé mon appareil de photos. Je vais tous les arrêter, sale bande.

Le serveur : Venez ce soir. Vous trouverez une centaine.

L'inspecteur : Je n'ai absolument pas l'intention de plaisanter. Des coupables, il y en aura toujours. Ce n'est pas ça ce que je cherche.

Le serveur : Excusez-moi Monsieur. Mais qui cherchez-vous ?

L'inspecteur : Des innocents.

Le serveur : Mais pourquoi ?

L'inspecteur : Pour les arrêter. C'est ça mon métier.

Le serveur : Arrêter des innocents. C'est une bonne idée.

L'inspecteur : (explose) Que voudriez-vous qu'on fasse des coupables ? Ils puent et puis cette alliance avec leurs victimes les protège de la justice. Alors qu'un innocent est prêt à subir sa condition avec dignité et lorsque la sentence est prononcée contre lui, c'est à peine si vous l'entendez crier : pitié ; je suis innocent. Ça c'est beau de passer par un cycle entier. Tenez par exemple : un homme entre dans la fonction publique, passe toute sa vie sans incident, il est bien nourri, il paie ses impôts,

puis passe à la retraite, il vivote et il meurt. C'est ce que j'entends par cycle. A peine a-t-il le droit de protester contre sa culpabilité. Il est humble et consciencieux et finit toujours par mourir dans la dignité. Tel homme est la cible de la justice.

Le serveur : Et les autres ?

L'inspecteur : Ah. Ah. Ah. Allez montrez-moi la sortie.

Le serveur : Mais Monsieur, c'est bien par cette porte d'entrée.

L'inspecteur : (sort son revolver) Vous croyez que je bavarde avec vous pour ne rien dire ? vous êtes bien un complice de cette sale bande de rêveurs : l'homme aux yeux noirs et compagnie.

Le serveur : Je vous en prie, Monsieur, ne me faites pas de mal.

L'inspecteur : (tire) Vous m'avez menti. Vous voudriez m'empêcher de les suivre. Tant pis, cette fois, je vous ai manqué, mais la prochaine fois, je vais vous abattre. (Il enjambe le corps du serveur et se dirige vers le fond de la bibliothèque. Il pousse une porte et s'en aperçoit que c'est sans issue). Tant pis je retournerai ce soir. (Il se dirige vers la porte d'entrée, non sans jeter un regard de pitié sur le corps ensanglanté du serveur. Quelque chose cependant l'arrête : le sourire paisible se dessinant sur les lèvres du serveur. Il s'approche de lui et ne s'empêche de crier : « Au voleur ». Car il découvre à côté du corps son appareil de photos, et de s'exclamer avec satisfaction : « Ah, maintenant, je vais pouvoir développer mes photos. Ça va m'aider énormément dans mon enquête.

Soirée de Gala – 2^{ème} soirée

Le soldat : Halte

L'inspecteur : Mais je suis Monsieur Lebrun, L'inspecteur.

Le soldat : Désolé. Zone militaire.

L'inspecteur : Mais tout au bout du chemin, il y a une villa.

Le soldat : Il faut emprunter l'autre passage.

L'inspecteur : Depuis quand êtes-vous de service ?

Le soldat : Depuis six heures.

L'inspecteur : Et avant ?

Le soldat : Avant, je protégeais un autre chemin.

L'inspecteur : Loin d'ici ?

Le soldat : Très loin. Je suis arrivé ici par hélicoptère.

L'inspecteur : Ah, c'est bien compliqué. Il faut que je cherche cet autre chemin.

L'homme aux yeux noirs : (s'adressant au soldat et lui montrant une carte) Monsieur l'inspecteur, m'accompagne. En fait, je suis sous sa protection.

L'inspecteur : (très courtoisement) Ah Monsieur Lebleu. C'est bien hier qu'on s'est séparé.

L'homme aux yeux noirs : Hélas. Pourquoi ne nous avez pas suivi ?

L'inspecteur : Vous étiez disparus.

L'homme aux yeux noirs : Vous avez bien déçu cette ravissante dame. Bref, avez-vous développé vos photos ?

L'inspecteur : Oui.

L'homme aux yeux noirs : Vous nous aviez tous identifiés ?

L'inspecteur : Tous, sauf votre femme.

L'homme aux yeux noirs : Mais elle n'était pas là ?

L'inspecteur : Monsieur Lebleu, votre femme est bien vivante.

L'homme aux yeux noirs : Je l'ai bien vu vivante la dernière fois. Seulement, ce qui m'a intrigué, c'est que je l'avais revue sous plusieurs formes. Finalement, je me suis senti perdu. Je ne savais plus laquelle était mon épouse ? Et puis, c'était bien un adieu, puisqu'elle n'est plus réapparue.

L'inspecteur : Sur la pellicule, existait une forme étrange. C'est là ma piste. Dites, comment se fait-il que c'est devenu zone militaire par ici ?

L'homme aux yeux noirs : Hélas, les zones civiles ou démilitarisées régressent, manque de confiance.

L'inspecteur : Et vous avez un laissez-passer ?

L'homme aux yeux noirs : C'est normal. C'est bien mon quartier.

L'inspecteur : Mais il me semble que les routes reliant les différents quartiers, sont bien coupées. Les soldats se déplacent par hélicoptère pour rejoindre leur nouveau poste.

L'homme aux yeux noirs : La meilleure solution c'est de prendre le métro. Cela évite les routes et les chemins.

L'inspecteur : Bientôt nous n'allons plus nous servir de voiture !

L'homme aux yeux noirs : Si, au cas où nous avons des laissez-passer.

L'inspecteur : Ça fait un bout de chemin, et je n'aperçois pas la villa.

L'homme aux yeux noirs : Il y a eu un accident hier soir. Un des serveurs a été tué. La police enquête. Par conséquent, la soirée d'aujourd'hui va se tenir en dehors de la zone de sécurité. Tenez, nous arrivons.

Une plage, des phares, des barbelés et les convives, quelques uns en maillot de bain.

L'homme aux yeux noirs : Ah, bonjour Madame Leroux. J'ai cru ne pas vous reconnaître en maillot de bain. L'eau est-elle chaude ? Mais répondez donc. Et bien, je me suis trompé. Ce n'est pas elle. Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas répondu ?

L'inspecteur : (en plaisantant) Il fallait lui montrer votre laissez-passer.

L'homme aux yeux noirs : Vous restez ? Moi, je pars. Je me sens bien déçu. Je crois ne connaître personne. Pourtant hier, tout le monde se connaissait. Aujourd'hui, personne ne se parle.

L'inspecteur : Vous avez tort. Personne ne vous parle. Ah, que vois-je ici ? Bonjour Madame Leblanc.

Madame Leblanc : Ah, cher ami. On est mal à l'aise ici. Il y a bien sûr la plage. Savez-vous que le serveur qui a été tué hier soir, c'était un agent de l'ennemi ? C'est pour cela qu'il y a toute une enquête. Il a assassiné cinq personnes avec sa boisson piégée, toutes hautement placées. Personne ne s'en est aperçu. Heureusement que vous aviez votre appareil de photos. Mais vous êtes de la police. Vous allez vous en servir.

L'inspecteur : (assez gêné) Bien sûr Madame Leblanc.

Un militaire : (s'approchant de l'inspecteur) Vous êtes bien Monsieur Lebrun ?

L'inspecteur : Oui.

Le militaire : Veuillez me suivre s'il vous plaît.

L'inspecteur : Allons-nous quitter la soirée ?

Le militaire : Non. Mon patron veut vous parler. Il n'est pas loin d'ici.

L'inspecteur : (à l'homme aux yeux noirs) Excusez-moi.

L'homme aux yeux noirs : Je vais partir. Ma place n'est pas ici. Je me suis trompé de soirée.

Le patron : Monsieur Lebrun ?

L'inspecteur : Inspecteur Lebrun.

Le patron : Nous demandons votre collaboration. Cinq de mes officiers ont été empoisonnés hier. Vous étiez présent lors du meurtre, vous aviez un appareil de photos. Pourrions-nous emprunter votre pellicule ?

L'inspecteur : Volontiers.

Le patron : Peut-être aurions-nous besoin de discuter ? Nous tenons aussi à savoir qui a tué l'agent ennemi. Je vous souhaite une excellente soirée, Monsieur l'inspecteur. Tenez, pour arriver à mon quartier général, vous aurez besoin de ce laissez-passer. Je vous attendrai demain.

L'inspecteur : (bien ému) A demain Monsieur...

Le patron : Monsieur Lebleu.

L'inspecteur : Mais, oui. En effet, j'ai deux photos représentant Monsieur Lebleu.

Le patron : Vous me les ramenez.

L'inspecteur : Mais elles ne sont pas identiques ?

Le patron : Vous ramenez tout. Ce qui est bizarre dans cette affaire, c'est que le pistolet qui a tué l'agent ennemi, n'a pas été identifié par nos spécialistes. C'est un pistolet produit en un seul exemplaire, pour des circonstances uniques. Par conséquent, le tueur est en parfaite relation avec la victime. C'est plus grave qu'un complot, car un complot suit bien une règle définie au préalable. Amusez-vous bien Monsieur l'inspecteur. La plage est bien calme cette nuit à part quelques nageurs, quelques patrouilles, et qui sait encore.

Un salon, l'homme aux yeux noirs et une femme.

La femme : croyez-vous au bonheur ?

L'homme aux yeux noirs : énormément.

La femme : vous êtes toujours sûr de vous-même.

L'homme aux yeux noirs : C'est une apparence.

La femme : Moi, j'ai cessé de croire à quoi que ce soit.

L'homme aux yeux noirs : Mais vous avez toute la vie devant vous.

La femme : Au contraire.

L'homme aux yeux noirs : Souffrez-vous de quelque chose ?

La femme : Oui. De l'incompréhension.

L'homme aux yeux noirs : Mais on est condamné à vivre dans l'incompréhension.

La femme : Mais moi, je voudrais être aimée.

L'homme aux yeux noirs : Mais vous êtes aimée.

La femme : Non.

L'homme aux yeux noirs : Mais qu'est-ce qui vous amène à y croire ?

La femme : Mon instinct. Il me semble que j'ai trop vécu. A présent, je dois te laisser les mains libres.

L'homme aux yeux noirs : Je ne te comprends pas. En quoi t'ai-je déçu ?

La femme : En rien. A chacun sa vérité. Moi, je ne tiens plus à la mienne. Le grand amour m'a échappé. J'ai besoin à présent de changer de visage, de vivre ne serait-ce qu'une autre illusion.

L'homme aux yeux noirs : Tu me désarmes. Je me sens dépourvu de toute force de conviction. Dois-je plaider coupable ? Est-ce mon égoïsme qui a fini par emporter ce tournoi entre deux victimes d'un même sort ?

La femme : Ne dramatise pas. On a mené un bout de chemin ensemble. Je ne le regrette pas. Mais il faut éviter de stagner. Il faut sauter sur notre troisième chance avec le même courage qu'on a eu pour les deux précédentes.

L'homme aux yeux noirs : Faut-il toujours se compliquer la vie ? Chercher un combat là où il ne doit pas avoir lieu ?

La femme : Là où on est le plus lâche, c'est là où il faut rompre avec la complicité des autres. Tout à coup, je sens que l'univers autour de moi s'est bien désagrégé, et bientôt va-t-il éclater en mille morceaux. Tant pis, je me sentirai plus libre et je partirai la conscience tranquille.

L'homme aux yeux noirs : Mais j'ai besoin de toi.

La femme : C'est ton égoïsme qui crie ainsi. Moi aussi, à un moment donné, j'ai eu cette illusion. Mais nos chemins doivent diverger et l'on continuera à s'aimer. Les souvenirs ne s'éteindront jamais.

L'homme aux yeux noirs : N'est-ce pas moi qui doit partir ?

La femme : Ton égoïsme t'en empêchera et puis tu ne t'es pas encore rendu compte du dédoublement de ton personnage et que bientôt il y aura un faux en toi, qui vivra en marge d'un jeune et puissant personnage, qui lui va tracer la voie de ta maturité.

L'homme aux yeux noirs : Tu vois tout ça, suis-je aveugle et incompetent ? Que veux-tu me prouver ?

La femme : Mais n'oublie pas, je t'ai aimé ainsi, mais je ne supporterai pas ton double qui sera moins naïf, moins vulnérable, peut-être aussi moins affectueux.

L'homme aux yeux noirs : Cette évolution, ne l'as-tu pas sentie au commencement de notre chemin ?

La femme : Non, la passion m'a empêché. Je croyais que tu continuerais à être naïf et perdu, que je te sauverai de tes fantasmes. Maintenant, tu vas entrer dans le jeu impitoyable de l'homme qui a décidé de se battre pour échapper à sa solitude.

L'homme aux yeux noirs : C'est bien lâche que l'on se sépare ainsi. Laisse-moi t'embrasser.

(Il s'approche de la femme, constate qu'elle a bien disparu, cache une expression amère et ne cesse de répéter) : je la voyais se dédoubler en plusieurs formes, et chaque fois que j'essayais de toucher une de ces formes, elle disparaissait. Avec la dernière, sachant que j'avais perdu toutes mes chances, j'ai gardé une certaine distance, je voulais la regarder le plus longtemps possible, mais la lassitude a gagné, car j'ai fini par lui tourner le dos et j'ai quitté la pièce pour ne plus y revenir.

Un bureau, le Patron, l'inspecteur, L'homme aux yeux noirs, un enfant.

L'enfant : Papa, la guerre est-elle proche ?

Le Patron : Oui, mais ne craignez rien, on vous protégera tous.

L'enfant : Mais pourquoi la guerre ?

Le Patron : En principe, toute guerre n'aurait pas dû avoir lieu.

L'enfant : Donc l'homme aime la guerre. C'est ce que nous montre la télévision ?

Le Patron : Disons que ça mobilise ses forces. Il va falloir toujours lutter pour sa survie et dès qu'on ferme les yeux, la mort s'empare de notre vie .

L'enfant : La guerre est-elle un jeu ?

Le Patron : Évidemment. Tu sais, imagine que ta vie passe sans que tu participes à une guerre, à deux guerres, et ben, tu n'auras pas de souvenirs dans ta vie, tu peux même dire que tu n'as jamais vécu.

L'homme aux yeux noirs : Est-ce nécessaire cet apprentissage ?

Le Patron : Évidemment. Écoutez, on a beau parler de sagesse, d'espoir, de verdure, de beauté, de charité, mais nous ne parlerons pas assez de la guerre qui risque hélas de ne pas avoir lieu.

L'inspecteur : Alors pourquoi tous ces barbelés ?

Le Patron : Pour intimider l'ennemi.

L'inspecteur : Mais ils sont à l'intérieur de notre pays.

Le Patron : (cyniquement) ça l'intimidera plus.

L'enfant : moi et mes copains, nous, nous amusons beaucoup à traverser les barbelés. On creuse des galeries et les soldats ne nous ont jamais remarqué.

Le Patron : Bravo. J'en suis ravi. Ça prouve que toutes ces apparences n'intimident que les adultes. Et, ben, soyons enfants mes chers amis, nous découvrirons que la vie est bien meilleure. Mais hélas, nous n'en avons pas suffisamment profité, et nous sommes devenus rapidement adultes, pour perdre tout contrôle sur notre avenir.

L'inspecteur : Donc, être adulte c'est là où l'on court le maximum de dangers.

Le Patron : Je n'ai pas dit ça.

L'inspecteur : Moi, je le pense, sinon pourquoi voudrions-nous, nous défendre ?

Le Patron : Savez-vous inspecteur pourquoi sommes-nous réunis ?

L'inspecteur : Allez-y dites-le nous.

Le Patron : C'est pour enquêter sur un double assassinat : L'épouse de Monsieur Lebleu et le prétendu serveur : l'agent ennemi qui vous a volé votre appareil de photos.

L'inspecteur : Je ne vois pas le rapport. D'abord c'est moi qui suis en charge du premier crime et je doute fort qu'il ait existé.

Le Patron : Bon. Pour le moment c'est la pellicule qui m'intéresse. L'avez-vous apportée ?

L'inspecteur : Évidemment, elle avec les photos.

Le Patron : Qui vous a autorisé à développer le film ?

L'inspecteur : Mais c'est mon métier.

Le Patron : Quel est donc votre métier ?

L'inspecteur : Dans ce cas, je vous prie de vous adresser à mon chef de service.

Le Patron : (lui montrant un papier) J'ai son autorisation d'enquêter sur vous.

L'enfant : (en indiquant l'inspecteur) Est-ce un criminel ?

Le Patron : Que sais-je ? C'est au tribunal de guerre de le démontrer.

L'inspecteur : Mais nous ne sommes pas en guerre ?

Le Patron : Nous attendrons, et je vous promets que vous ne serez jugé que par un tribunal de guerre. Comme ça, si vous êtes coupable, vous serez fusillé.

L'inspecteur : En attendant, que dois-je faire ?

Le Patron : retournez à votre travail. On se reverra bien souvent. Car des meurtres, des soirées, des disparitions, il y en aura toujours, ce qui activera notre enquête et développera notre relation dans un sens ou dans un autre. Peut-être finirons-nous par devenir de bons amis ?

L'inspecteur : (tout raide) et le tribunal militaire ?

Le Patron : Ah, ça c'est une autre question. Si la guerre a lieu, vous serez jugé pour tous ces meurtres.

L'inspecteur : Mais en attendant, pourrais-je continuer mon enquête sur la disparition de Madame Lebleu ?

Le Patron : Sur tout ce dont vous jugez bon pour lancer et suivre une enquête. Si vous aboutissez, tant mieux, sinon vous me passerez tout le dossier pendant la période de guerre, et je m'occuperai de votre dossier personnellement, sachant que j'aurai mes propres éléments à ajouter et qui risqueront, comme je l'ai dit, de vous faire fusiller. Monsieur l'inspecteur, vous jouez avec un pistolet à eau et nous jouons avec une carabine, et c'est au plus fort de gagner.

L'enfant : j'aurai jamais cru que la vie des militaires soit si passionnante. Je comprends pourquoi on doit jouer à la guerre, car il y aura toujours d'**étranges découvertes**.

L'inspecteur : Pourrais-je poser une question ? sur ma pellicule, j'ai pris deux photos de M. Lebleu pendant la 1^{ère} soirée. Or d'une part, M. Lebleu (en indiquant l'homme aux yeux noirs) m'a appris

qu'elles ne sont pas identiques, et d'autre part, en développant les photos, j'ai remarqué que l'une était identique à M. Lebleu, l'autre plutôt vous est identique (en s'adressant au Patron) sachant que lors de la 2^{ème} soirée, vous, vous êtes présenté comme étant M. Lebleu.

Le Patron : (l'interrompt) Monsieur l'inspecteur, je ne vous empêche pas de poursuivre votre enquête. Seulement, sachez que vos jours sont comptés. Je ne vous donnerai aucun délai à partir du 1^{er} jour de guerre.

L'enfant : Ah, youpi. Ça va être drôlement amusant. La police, mêlée à l'armée, des disparitions, des meurtres, des barbelés. Ah, que c'est beau. Mais j'avoue que cet homme aux yeux noirs, ne m'inspire pas confiance. En fait, (s'adressant à l'homme aux yeux noirs) Monsieur, quel est votre jeu ?

L'homme aux yeux noirs : (tapant sur son épaule) Mon jeu ? Viens mon enfant, j'ai une longue histoire à te raconter. Sais-tu, que même ces jours-ci et dans ce monde, personne n'est indifférent aux fées, à tout ce qui est charmeur de serpents, joueur de flûte, marchand d'objets divers, tout ce qui nourrit notre imagination, bien artificielle d'ailleurs, viens je vais te raconter mon histoire.

Paulette : Je n'ai pas l'intention de te trahir.

L'inspecteur : Ni de te défendre ?

Paulette : Lorsque je t'ai vu à la soirée, tu m'as réellement surpris. Pourquoi as-tu choisi la police ?

L'inspecteur : C'est un métier noble où l'on juge tout le monde.

Paulette : Mais tu as vécu une enfance paisible.

L'inspecteur : Trop paisible.

Paulette : Te rappelles-tu notre bande ? On s'amusait bien l'été à grimper sur les arbres, à jouer à des tas de jeux. Tu étais le plus calme de toute la bande et tu es resté bien calme. Je pensais que tu serais avocat.

L'inspecteur : J'ai commencé par ce chemin, mais il est assez étroit.

Paulette : Ou politicien.

L'inspecteur : Ça monte et ça descend.

Paulette : alors t'as choisi la police.

L'inspecteur : C'est un métier de classe. Tu es respecté partout et à tout moment.

Paulette : Mais tu n'as jamais été rancunier.

L'inspecteur : Au contraire, il faut être indifférent.

Paulette : et égoïste.

L'inspecteur : C'est un bon métier pour un solitaire.

Paulette : Mais tu as une famille.

L'inspecteur : Ma famille, la vraie, c'était toi et le restant de la bande.

Paulette : Mais on était jeune.

L'inspecteur : Et alors, qu'est-ce qui justifie notre séparation ?

Paulette : Les objectifs des parents, c'est bien eux qui ont dessiné un bout de notre avenir.

L'inspecteur : On se retrouvait bien chaque été. Mais c'était la lassitude qui nous gagnait. Et puis c'était l'ambition, la passion de la découverte, qui nous ont éloigné progressivement de nos parents et de nos anciens amis.

Paulette : Je me rappelle pourtant que c'était bien toi qui le premier a rompu.

L'inspecteur : Mon instinct m'avait averti et comme je déteste la rupture progressive, j'ai décidé de ne plus nous revoir. Et pourtant..

Paulette : Et pourtant quoi ?

L'inspecteur : Je crois t'avoir aimé.

Paulette : Et pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

L'inspecteur : Tu m'aurais déçu.

Paulette : Es-tu sûr ?

L'inspecteur : Oui.

Paulette : Et bien, je te laisse dans ta certitude et tes regrets .

L'inspecteur : Peut-être m'aurais-tu empêché de rentrer dans la police ?

Paulette : Ah, ça oui.

L'inspecteur : Tu vois, tôt ou tard, nos destinées devaient diverger.

Paulette : Mais tu es attaché à cette vie d'enfance.

L'inspecteur : Oui, c'est un cycle entier de la vie, où l'on voit tout, où l'on apprend tout, jusqu'à la maturité. C'est là où l'on commence par tout oublier et redémarrer le cycle de nos illusions.

Paulette : Quelle amertume.

L'inspecteur : Pourquoi ? Tous les jours, on affronte des défis, on gagne et on perd. Hier, j'ai affronté le plus grand défi de ma vie. Quelqu'un de tout puissant, veut me détruire. Et, ben, tout est possible. Mais ça n'empêche que ma conviction quel que soit le jeu, restera la même. Dans le cycle présent, nous passerons d'une illusion à une autre : l'illusion d'avoir aimé, l'illusion d'avoir réussi, l'illusion d'avoir échoué, etc.. Et tout est étoffé d'une superbe logique. Paulette, je ne te cache pas que si j'ai interrompu nos rencontres, c'est parce que j'ai senti le cycle de la maturité s'approcher, et je voulais tant te rester fidèle, alors je suis parti.

Paulette : C'est bien étrange ce que tu me dis. Auras-tu le courage après cela de continuer ton enquête avec moi ?

L'inspecteur : Oui, nous sommes bien connu dans une première vie. Celle-ci ne doit pas nous influencer dans le présent cycle. Nous sommes bien des étrangers pour le moment. Alors, répond moi Paulette : pourquoi es-tu revenue ?

Paulette : Je ne pouvais pas m'éloigner d'ici.

L'inspecteur : Mais sais-tu que notre pays est en danger ?

Paulette : Oui.

L'inspecteur : Et le pays, là où tu vivais, risquerait de devenir notre pire ennemi.

Paulette : Oui.

L'inspecteur : Mais tu es une amie de Madame Leroux, qui, elle, a une certaine relation avec Madame Lebrun qui vient de disparaître et qui est à l'origine de cette enquête.

Paulette : de quoi m'accuses-tu ?

L'inspecteur : Je veux éviter un drame et je crois qu'en accusant le maximum de personnes, je risque de neutraliser un certain détonateur. Cependant, dans cette pellicule que j'ai développée, et en suivant une certaine logique, qui peut paraître fausse, il me semble que j'ai relevé les indices d'une très grande invasion, qui bloquera notre pays pendant de longues années.

Paulette : Et alors ?

L'inspecteur : Je dois faire mon travail. Il me reste très peu de temps. Notre rencontre a tout retardé. Tu m'as rappelé notre vie d'enfance. Que m'importe que tu aies vécu dans l'autre camp et qu'on t'envoie pour une mission X ? En te voyant dans cette soirée, j'ai cru au départ que tu étais Madame Leblanc, et ce n'est qu'en me forçant de me rappeler qui était cette Madame Leblanc, que tu as réapparu dans mon esprit, mon dieu, avec une clarté surprenante. Je t'ai revue avec toute ta pudeur d'adolescente, ta vivacité, ton charme, ton sourire, tes remarques, ton esprit. Tu ne peux imaginer comme j'étais choqué de moi-même. Comment, lorsque tu as salué Monsieur Lebleu, et que tu as bavardé avec lui, je n'ai pu t'identifier ? Ce n'est qu'en prenant la photo de Madame Leblanc et lors de sa disparition, que je me suis rendu compte de cette fabuleuse découverte qui m'a été révélée par

mon appareil de photo . Sur la photo, il n’y avait pas Madame Leblanc, il y avait toi. Mais peut-être saurais-tu m’orienter sur l’identité de cette femme féérique, qui, elle, a refusé de poser pour ma photo, et qui en plus a disparu avec Monsieur Lebleu, le fameux homme aux yeux noirs, que vous avez bien rencontré, lors de cette étrange soirée, où j’ai tué le serveur.

Paulette : (terrifiée) Tu as tué un homme ?

L’inspecteur : Dans mon métier, on utilise souvent le pistolet.

Paulette : Etait-il innocent ?

L’inspecteur : Il avait volé mon appareil de photos, en plus il m’a caché des informations qui m’auraient empêché de subir l’humiliation du Patron. Maintenant, j’avoue, que je n’ai pas avancé dans mon enquête, sinon que je suis de nouveau à zéro. (Un sursaut d’espoir) Non c’est faux. Tu as réapparu, je croyais ne plus te revoir, et à mon avis, ça justifierait tout. Je peux à présent crier à plein poumon, que je suis un homme heureux. Paulette, je peux repartir de zéro à présent, car je suis un homme heureux.

3^{ème} soirée

On dirait un front de guerre. Des blessés, des médecins, mais aussi des femmes en robe longue, de la musique et de la boisson. Les deux camps sont réunis, chaque officier avec sa femme. Lorsque les pourparlers traversent une impasse, la soirée reprend de plus belle.

L’homme aux yeux noirs : Jamais la couleur de la mort n’a été aussi vive.

Un homme : Que devrions-nous raconter à nos enfants ?

L’inspecteur : (intervient) Attendez la guerre n’a pas encore commencé.

Le Patron : (s’approche, d’un air grave) Mais elle va avoir lieu. Ils veulent tout. Ils sont fous.

L’inspecteur : Mais vous êtes en pleine négociation, puis vous êtes d’une égale puissance, tous les deux.

Le Patron : (d’un air cynique) Avez-vous avancé dans votre enquête ? Avez-vous arrêté des suspects ?

L’inspecteur : Un de mes suspects s’est noyé hier. Il s’agit de Madame Leblanc.

Le Patron : (le dédaignant) Vous accusez des femmes à présent ?

L’inspecteur : Non, des femmes et des hommes, mais pour le moment je n’ai arrêté personne.

Le Patron : (en s’éloignant) Mais le temps nous presse inspecteur. Bientôt il sera trop tard.

L’homme aux yeux noirs : Mais c’est une de tes connaissances.

L’inspecteur : Oui, ça me chagrine. Elle vient juste de rentrer. Elle comptait s’installer dans son pays d’origine, mais c’était trop tard, la mort l’a surpris.

L’homme aux yeux noirs : Peut-être, était-elle assassinée ?

L’inspecteur : L’autopsie a montré qu’elle s’est noyée. Pas de violence.

L’homme aux yeux noirs : Quelqu’un vous en veut ? Il faut protéger Paulette.

L’inspecteur : Et ma femme, et mes enfants, et qui aussi Monsieur Lebleu, regardez-les en train de rire et de trinquer. Soupçonnez-vous que ce sont des frères ennemis ?

L’homme aux yeux noirs : Mais la guerre est absurde.

L’inspecteur : Je dirais que la peste est plus absurde encore. Car si on va attendre que la plupart des gens puissent mourir des accidents de la route, et encore on vient de supprimer plusieurs accès aux voitures, ou bien qu’ils meurent dans le chagrin et l’ennui, la vie perdrait toute couleur, et les

humains perdront toute envie de se multiplier. La vie s'arrêtera petit à petit et la race humaine périra.

L'homme aux yeux noirs : Donc la guerre est une sorte de remède ?

L'inspecteur : C'est la seule garantie de la continuité.

La femme féérique s'approche d'eux.

L'inspecteur : (avec enthousiasme) Ah, vous voilà. Hélas, je n'ai pas mon appareil de photos.

La femme féérique : Excusez-moi pour l'autre soirée, mais vous étiez complètement absorbé, et Monsieur Lebleu m'a presque enlevé. Mais aujourd'hui c'est notre dernière soirée, venez donc.

Ils partent ensemble. Ils se dirigent vers la plage. Là l'inspecteur aperçut dans la clarté de la lune, le corps de Madame Leblanc flottant sur les vagues.

L'inspecteur : C'est bien beau. La mort n'est qu'une illusion. La voilà, elle se baigne pas trop loin de nous, c'est comme si on n'existait pas pour elle.

La femme féérique : Le seul inconvénient, c'est que personne ne peut la toucher à présent. Elle est devenue transparente.

L'inspecteur : Comme vous.

La femme féérique : Pas précisément. La création a plusieurs formes. J'avoue que celle des hommes, des animaux et des plantes est bien rudimentaire. Ce qui manque chez l'homme c'est l'absence de transparence, il est fragile et ne supporte pas les excès. Tenez, il ne supporte pas cent degré.

L'inspecteur : Et alors, où voudriez-vous arriver ?

La femme féérique : Que voudriez-vous savoir par exemple ?

L'inspecteur : En plus de ce que je sais, rien. Non, Madame, je ne suis pas curieux. Je mène mon jeu humblement.

La femme féérique : Mais vous auriez intérêt à ce que la guerre n'ait pas lieu ?

L'inspecteur : Vous vous trompez. Votre transparence ne vous apporte rien sur les hommes. Nous aussi, on a notre secret et notre puissance.

La femme féérique : Vous arrive-t-il d'être si optimiste ?

L'inspecteur : Heureusement que non. Chaque excès nous rend les humains assez vulnérables. En ce moment, avec la disparition de Madame Leblanc, je me sens optimiste. Plus il y a de disparitions, plus ça active ma créativité. J'ai besoin de beaucoup d'énigmes pour survivre. Venez on va se baigner.

Ils s'approchent du corps de Madame Leblanc.

La femme féérique : Regardez-la comme elle est belle.

L'inspecteur : Elle a un gros ventre.

La femme féérique : C'est évident. Chaque humain a ses défauts.

L'inspecteur : Je n'aime pas les défauts.

Ils s'éloignent du corps. Le Patron approche doucement.

Le Patron : Qu'aviez-vous fait à Monsieur Lebleu ?

L'inspecteur : Pour le moment, je l'observe.

Le Patron : Mais il n'est pas là.

L'inspecteur : Il est sur ma pellicule.

Le Patron : Et c'est comme ça, que vous observez les gens ?

L'inspecteur : Monsieur, ma caméra a capté toutes sortes d'images. Regardez ce corps par exemple. Voudriez-vous que je vous montre sa photo ?

Le Patron : (très surpris) Mais elle vient de se noyer hier.

L'inspecteur : (avec un grand sourire) je ne vois pas le rapport.

Le Patron quitte la scène apparemment gêné.

La femme féérique : Vous êtes sûr de vous-même.

L'inspecteur : Madame, le métier de policier, c'est un métier idéal. Un policier, n'est jamais suspect. Et pour arriver à cette fin, il faut qu'il survole tout.

La femme féerique : Mais il arrive que l'on culpabilise des policiers ?

L'inspecteur : Oui, évidemment, il y a toujours une simulation suivie d'une petite arrestation. Tout cela pour faire plaisir aux gens curieux. Regardez encore une fois ce corps, il flotte paisiblement. Et ben, moi je pense qu'elle est bien heureuse ainsi. Après tout, son retour n'était pas justifié. Elle était fatiguée de vivre dans son exil. Elle est venue mourir dans sa terre promise.

La femme féerique : Mais elle était assassinée ?

L'inspecteur : A part nous deux, qui le saurait ? Venez, continuons notre exercice.

Ils s'éloignent au large, le ciel est étincelant de flammes. Des cris mélangés, difficile de les dissocier. L'homme aux yeux noirs s'approche du Patron et regardent ensemble le couple qui s'éloignent.

L'homme aux yeux noirs : C'est bien elle.

Le Patron : Etes-vous sûr ?

L'homme aux yeux noirs : Oui.

La Légende

Le corps de Madame Leblanc flotte au bord de la mer. L'enfant du Patron est seul sur la plage, la soirée est terminée. Il aperçoit le corps, fait un vœu, le corps se redresse et Madame Leblanc s'approche de l'enfant avec un sourire se dessinant sur ses lèvres animées d'une autre vie.

L'enfant : Ah, te voilà, tout le monde dit que tu es morte.

Madame Leblanc : Oui, peut-être. Mais est-ce important ?

L'enfant : Non, tu es bien là.

Madame Leblanc : Près de toi.

L'enfant : On m'a dit que tu es partie bien loin, te voilà revenue.

Madame Leblanc : Oui, je voulais faire des tas de choses, mais on m'a empêché.

L'enfant : T'as fait du mal à quelqu'un ?

Madame Leblanc : Peut-être à ton père. Mais il s'est vite rétabli.

L'enfant : Tu sais mon père n'a pas d'autres soucis à part la guerre et moi, surtout après la disparition de maman.

Madame Leblanc : La connais-tu ?

L'enfant : Non, pas même en photo.

Madame Leblanc : Te manque-t-elle ?

L'enfant : Très souvent, surtout qu'elle est morte juste après ma naissance et mon père n'a pas voulu se remarier. C'est chic, n'est-ce pas ?

Madame Leblanc : Tu n'as ni frère ni sœur ?

L'enfant : Non. Je suis seul. J'ai quelques amis, mais ils sont tous de l'autre camp et je risque de ne plus pouvoir jouer avec eux.

Madame Leblanc : Veux-tu m'accompagner ?

L'enfant : Pourquoi pas.

La femme lui prend la main et ils s'enfoncent sous l'eau. On aperçoit des lumières sous l'eau, la femme et l'enfant pénètrent dans un champ et traversent des chemins. Ils arrivent devant une

grande muraille et pénètrent dans une ville très ancienne. Là ils rencontrent beaucoup de gens qui prient.

Madame Leblanc : Tu veux voir ton père ?

L'enfant : Oui.

Madame Leblanc : Regarde.

Ils approchent d'un commerçant accroupi par terre, c'est un vendeur de volaille.

L'enfant : Mais il ne me reconnaîtra pas.

Madame Leblanc : Non, tu n'étais pas encore né.

L'enfant : Alors à quoi bon lui parler ?

Madame Leblanc : Ça ne sert à rien. Comment le trouves-tu ?

L'enfant : Très ordinaire.

Tout à coup, un grand aigle plane sur la ville. La foule priait très fort. L'aigle attrape le commerçant et s'envole très loin.

L'enfant : (crie) Mon père, mon père..

Madame Leblanc : (le rassure) Ton père est bien vivant. Tu vas le retrouver.

L'enfant : Je veux rentrer. Je t'en prie. Ramènes-moi.

Madame Leblanc : Pas avant de traverser le portail.

L'enfant : Mais il est loin et je suis fatigué.

Madame Leblanc : Ecoutes, je ne suis pas méchante, mais je n'y peux rien. Il me semble que j'ai fait ce que ne devrais pas faire. Peut-être n'aurais-je pas dû t'emmener ?

L'enfant : T'as l'air inquiète.

Madame Leblanc : Oui. Tout a changé dans cette ville depuis ma dernière visite. Les gens se disent humilié, ils ont peur. Sont-ils à la merci de cet aigle ? regarde, ils ont abandonné leur récolte et ils meurent de faim. Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Il ne va pas partir et ils vont tous périr.

Tout à coup l'aigle apparaît et se dirige vers eux. La femme pousse l'enfant dans un trou et le protège de son corps. L'aigle l'attrape et s'envole au loin.

L'enfant : (instinctivement crie) Maman, maman reviens. (Il se met à pleurer. Un homme s'approche de lui, c'est l'homme aux yeux noirs.)

L'enfant : (heureux, s'écrie) Monsieur Lebleu.

L'homme aux yeux noirs : Viens, je te ramène.

L'enfant : Non, je veux rester ici, dans cette ville.

L'homme aux yeux noirs : As-tu confiance en moi ?

L'enfant : Non.

L'homme aux yeux noirs : Toujours non ! C'est étrange. Et pourtant je viens de te sauver la vie.

L'enfant : Ma vie, c'est à l'intérieur de cette muraille. Là où ont disparu maman et papa.

L'homme aux yeux noirs : Mais tous vont périr. Nous n'allons pas attendre le retour de l'aigle ?

L'enfant : Moi, je veux le tuer.

L'homme aux yeux noirs : J'admire ton courage, mais le courage doit bien servir à quelque chose. L'histoire de cette ville est devenue banale. Personne ne veut la sauver, peut-être après sa destruction. Je suis là pour te sauver.

L'enfant : Me ramèneras-tu mon père ?

L'homme aux yeux noirs : Oui.

L'enfant : Me ramèneras-tu ma mère ?

L'homme aux yeux noirs : Non.

L'enfant : Mais pourquoi ?

L'homme aux yeux noirs : Écoute, appelle-la avant qu'elle s'en aille. Ça lui fera plaisir.

L'enfant : (crie) maman, maman..

Retour de la scène de la plage avec le corps flottant sur les vagues.

L'homme aux yeux noirs : (debout à côté de l'enfant, ils observent le corps flottant s'éloigner)
Viens, je te ramène.

L'enfant : Est-ce ton histoire ?

L'homme aux yeux noirs : Une histoire qui me revient de temps en temps, et que j'aime bien raconter.

L'enfant : Et la ville aux grandes murailles, l'aigle, mon père, cette femme..

L'homme aux yeux noirs : Ça appartient à la légende.

La Caverne

Le Patron entouré de ses officiers, les mêmes convives et les personnages clé.

Le Patron : Cette soirée sera différente. La guerre est imminente. L'ennemi a refusé nos conditions. Elle va être longue et nous allons souffrir.

L'inspecteur : Dois-je arrêter mon enquête ?

Le Patron : Avez-vous réuni quelques indices ?

L'inspecteur : Tout est sur ma pellicule.

Le Patron : Alors, procédons à vos arrestations.

L'inspecteur : A la veille d'une guerre, nous avons besoin de tout le monde, sachant aussi que Madame Leblanc a disparu de son cercueil. Deux autres femmes Madame Leroux a apparemment émigré et Madame Lebleu s'est volatilisée d'après la version de L'homme aux yeux noirs, pour ne pas dire Monsieur Lebleu et le confondre avec vous Patron.

Le Patron : Donc nous repartons à zéro.

L'inspecteur : Pour chaque jour qui se lève, il y a bien un départ à zéro.

Le Patron : Mais nous sommes bien la nuit, et nous planifions pour notre guerre. A propos du serveur, le fameux espion ?

L'inspecteur : C'est moi qui l'ai tué.

Le Patron : C'est aussi sur votre pellicule ?

L'inspecteur : Non.

Le Patron : Alors, je ne vous crois pas.

L'inspecteur : Et pourtant c'est grâce à lui que j'ai pu reconstituer le drame.

Le Patron : Quel drame ?

L'inspecteur : Le drame de cette ville bizarre dont tous les habitants ont péri.

Le Patron : C'était quand ?

L'inspecteur : Demandez à votre enfant. L'homme aux yeux noirs était aussi témoin.

Le Patron : Mais quel est votre objectif ?

L'inspecteur : Si vous voulez déclarer la guerre, arrêtons cette enquête.

Le Patron : Vous risquerez d'être fusillé.

L'inspecteur : Ça dépend. J'ai une forte chance de m'en échapper. Vous savez, Monsieur Lebleu, excusez-moi, Patron, je n'ai jamais cru au châtiment exemplaire. De toute façon, les êtres tous dévoués comme moi à leur noble mission, qui est celle de la police dans toutes ses catégories : secrète, militaire, judiciaire, criminelle ; n'auront jamais ni à vivre, ni à survivre, ni à mourir, car ils sont transparents, se déplacent dans l'espace et dans le temps, et Dieu sait où encore. Par exemple,

vous vous appelez Monsieur Lebleu, moi je n'ai pas de nom, parce que je signe toujours Inspecteur et quelque chose à côté. Ce qui compte c'est le mot inspecteur.

Le Patron : (s'emporte) Mais vous êtes fou. Je vais vous arrêter. Pour qui vous croyez-vous ? Le grand justicier ? vous êtes bien un démon. Soldats, arrêtez-le et je vais bientôt signer votre arrêt de mort. Je vais vous le montrer. Ce sera aussi signé : Le Général et peu importe ce qu'il y aura à côté.

L'inspecteur : Et votre plan pour repousser l'invasion ennemie ?

Le Patron : Comment le savez-vous ?

L'inspecteur : La police sait tout. D'ailleurs ce qui est bien étrange, c'est comment se fait-il que vos troupes se laisseront attaquer en premier lieu ? Pourquoi n'effectuerez-vous pas une guerre éclair ?

Le Patron : (très gêné) Mes dernières informations étaient que l'ennemi voulait conclure une vraie paix. D'ailleurs, vous l'aviez bien remarqué lors de notre dernière soirée. Et nous, de notre côté, nous n'avions pas intérêt à déclencher cette maudite guerre, car toute guerre est bien maudite.

L'inspecteur : Ce n'est pas logique ce que vous dites. Il fallait que nous attaquions les premiers et anéantir l'ennemi. Tenez, lorsque j'ai tué le serveur, je ne lui ai pas demandé son identité, ce n'est qu'après sa mort, que j'ai découvert qu'il avait volé mon appareil de photos et qu'il fut un agent ennemi. Là, vous donnez en restant inerte, toute les chances à notre ennemi de nous anéantir. Vous dites que vous prépariez un plan pour repousser leur attaque le lendemain. Messieurs (s'adressant à toute l'audience avec beaucoup de sérénité) moi, je connais un Monsieur, apparemment très discret, mais qui pendant que nous bavardions les trois dernières soirées, buvions et faisons toutes sortes d'excentricité, ce Monsieur, ce grand Monsieur, si courageux et stratège, a préparé son plan d'invasion avec son heure « h » pour ce soir minuit. Messieurs, je propose qu'on lui donne les commandes et qu'on lui jure fidélité et obéissance. Monsieur (en s'adressant à L'homme aux yeux noirs) approchez s'il vous plaît. Applaudissez notre nouveau Patron, notre chef, notre guide et notre sauveur . (Des applaudissements, des slogans, le Patron s'affaisse sur une chaise, son fils agenouillé à ses côtés, la tête baissée de chagrin et de honte. Mais tout à coup, il sursauta comme un fou au cri de « Arrêtez Monsieur Lebleu », ce qui semble bien être l'arrêt de mort du Patron, plutôt l'ancien Patron. L'enfant cria très fort : Papa, Papa ; pendant que les gardes emmenaient son père vers une porte de sortie.

La Trêve

L'homme aux yeux noirs : Non, j'ai décidé d'arrêter cette guerre meurtrière. Nous n'avons même plus d'interlocuteurs dans le camp ennemi. Tous ont péri ou déserté. Il me semble que personne ne s'attache à poursuivre la guerre. L'humanité est bien en péril.

L'inspecteur : Il me semble que nous avons élaboré trop de règles pour faire régner l'ordre et la sécurité. Il faut alléger notre système.

L'homme aux yeux noirs : Il faut effectuer une ouverture.

L'inspecteur : Une brèche contrôlée. Tenez par exemple, toutes ces soirées que nous animons manquent un peu de parfum, elles sont sobres et ne sentent plus le pourrissement d'autrefois. Je vais donner trêve à mes enquêtes, de votre côté vous pouvez arrêter la guerre si la reddition de l'ennemi est totale.

L'homme aux yeux noirs : Il me semble que l'ennui a gagné tout le monde et que les quelques survivants mènent un mauvais jeu. Précisément, l'ennemi ne veut pas se rendre. A ma connaissance, ils ne sont pas affaiblis, ils se sont juste repliés dans l'espace et dans le temps. Le problème est que s'il avait fallu attendre leur attaque, comme le préconisait l'ancien patron, nous aurions pu être exterminés sans nous assurer une base de repli. Alors en appliquant ma stratégie, nous avons évité une défaite mais nous n'avons pas gagné la guerre.

L'inspecteur : Ça change tout. Donc il faut continuer à nous surarmer, pour assurer notre défense.

L'homme aux yeux noirs : Mais cette attente pourrait durer des générations.

L'inspecteur : Mais nous n'avons pas gagné.

L'homme aux yeux noirs : Non, il y a eu trop de morts, mais personne n'est venu se rendre. Ça me dépasse. On m'a informé que leurs généraux sont vivants. Pourtant, tout ceux que nous avons identifié lors de notre troisième soirée, sont morts. Ils étaient assez sympathiques d'ailleurs, mais hélas, les règles sont les règles. Tenez j'ai invité quelques représentants pour engager un dialogue, mais ils ne veulent plus être piégés. Il me semble qu'il faut continuer à les traquer, ni plus ni moins, à exploiter leurs ressources et en attendant à alléger notre étai. S'il y a des excès, il faut les tolérer. Nous allons fêter notre victoire.

Des fêtes, des défilés, les gens se soûlaient, se battaient, aucun service d'ordre. Le matin, l'inspecteur se promenait tôt dans les rues désertes et observait des cadavres par ci par là. Il ordonnait de les ramasser. Le soir la fête reprenait et la violence aussi. Le lendemain, l'inspecteur observait de nouveau les dégâts. Il semblait satisfait. Le soir, la fête reprenait, un matin la vie semblait paralysée. L'inspecteur ordonna de ne plus rien ramasser : ni poubelles ni cadavres. La violence du soir est remplacée par une bataille rangée entre clans. Le matin, les clans s'organisaient, engageaient des tractations, s'offraient des alliances et le soir les batailles reprenaient de plus belle. En plein désaccord, les clans se multipliaient de plus en plus. Les gens sont bien confus souvent, car les ordres et les contre-ordres les obligeaient à tirer sur leurs alliés. La vie sociale s'effritait de plus en plus : enfants abandonnés, drogue, viol, bref tous les aspects de la délinquance au niveau des jeunes. Au niveau des grands, c'est le trafic, l'esclavage et différents aspects de la décadence des mœurs pour ne rien exagérer. Mais ce qui est caractéristique, c'est le crime organisé, le tir des francs-tireurs et la guerre des clans. Les forces de police sont invisibles ou inactives, l'armée est soit dans ses casernes ou sur le front.

L'homme aux yeux noirs : Et maintenant inspecteur ? Quel est votre plan ?

L'inspecteur : (Avec un étrange sourire) reprendre mon enquête sur la disparition de votre chère épouse.

Paulette : (s'approche des deux hommes) Lequel de vous deux est l'auteur de cette tragédie ?

L'inspecteur : Où as-tu disparu ? Je t'ai attendue.

Paulette : Ça ne t'a pas suffi de tuer Madame Leblanc ?

L'inspecteur : Dans quel intérêt ?

Paulette : Parce qu'elle m'a masqué. Sans ton appareil de photos, tu ne te serais pas rappelé de moi. T'as bien confondu nos deux personnages, alors cela t'a irrité. Tu ne voulais pas te tromper dans ton amour. Mais j'ai réussi à démasquer ton égoïsme. **Jean**, tu ne m'as jamais aimé.

L'inspecteur : (s'écria) ce n'est pas vrai.

Paulette : Alors pourquoi tu l'as tué ?

L'inspecteur : C'est lui qui l'a tué.

Paulette : Et pourquoi ?

L'inspecteur : Parce que c'est la maman de Paul, l'enfant du Patron.

Paulette : Et qu'avez-vous fait au Patron ?

L'inspecteur : Il est en prison.

Paulette : Mais qu'est-ce que vous préparez tous les deux ? Pourquoi avez-vous tué Madame Leblanc ? Elle était bien innocente.

L'inspecteur : (riant aux éclats) Paulette, plus tu m'accuses, plus je me sens attaché à toi. Notre amour est bien éternel.

Paulette : Mais tu es un criminel.

L'inspecteur : Je fais mon devoir. Je suis policier et je protège tout le monde.

Paulette : Et comment expliques-tu ta protection pour Madame Leblanc ?

L'inspecteur : C'est simple. Nous ne pouvions pas révéler son identité à son propre enfant, et celui-ci tôt ou tard, aurait découvert que Madame Leblanc était bien sa maman, alors il fallait qu'elle disparaisse.

Paulette : Et pourquoi aviez-vous emprisonné son père ?

L'inspecteur : Ce n'était pas son père.

Paulette : Et vous pensez que tout le monde va croire vos arguments ?

L'inspecteur : Oui, évidemment.

Paulette : Alors tout le monde est bien fou ?

L'inspecteur : Non, c'est faux. Seulement chacun raisonne à sa façon, et nous, nous la police, l'armée, enfin le pouvoir, nous arbitrons. Nous fournissons la base du système d'arbitrage.

Paulette : Mais, Jean, reviens à la raison. Moi, je suis bien devant toi. Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

L'inspecteur : Parce que lui, il te regarde. Il te convoitise. Regardes ses yeux étincelants de désir, d'amour.

Paulette : Et bien, que l'un d'entre vous choisisse.

L'homme aux yeux noirs : Le moment venu, nous choisirons. Mais le problème crucial reste invariant : toi Paulette, tu ne choisiras pas, et c'est ça ce qui provoque tous ces malheurs, tout ce désespoir. Paulette, je voudrais bien sauver l'enfant, si ça apporte quelque chose. Mais hélas, c'est toi qui nous observe. Nous, nous sommes de pauvres exécutants. Nous allons bientôt nous consumer, toi tu resteras. Au moins Paulette, faites-nous une faveur, et c'est juré cette fois, nous ne te demanderons plus une autre.

L'obstacle

L'enfant et la femme féérique se promenant le long d'un abîme.

L'enfant : Maintenant que ma mère a disparu, que mon père est en prison, je n'ai plus que vous.

La femme féérique : Et Paulette ?

L'enfant : Elle n'a jamais aimé mon père.

La femme féérique : Moi non plus.

L'enfant : Mais vous c'est différent. On m'a dit que vous ne connaissez ni haine ni amour.

La femme féérique : (vexée) C'est faux. J'ai bien aimé autrefois, peut-être ne sais-je pas haïr.

L'enfant : Donc vous êtes vulnérable.

La femme féérique : Qui vous a appris ce mot ?

L'enfant : (indiquant l'homme aux yeux noirs) lui.

La femme féérique : Et bien j'en suis ravi.

L'homme aux yeux noirs : Nous sommes tous vulnérables. Qui de nous ne l'est-il pas ?

La femme féérique : C'est bien vous.

L'homme aux yeux noirs : Et pourtant, j'ai bien sauvé cet enfant.

La femme féérique : Par prudence ou par besoin. De toute façon, regardez cet abîme, on dirait bien l'enfer.

L'homme aux yeux noirs : Éloignons -nous de là.

La femme féerique : Avez-vous peur ? Nous sommes tous prudents.

L'homme aux yeux noirs : Pas suffisamment.

L'enfant : Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

L'homme aux yeux noirs : Vous êtes bien libre.

L'enfant : Je suis sans protection .

L'homme aux yeux noirs : Nous sommes tous sans protection.

L'enfant : Mais moi je suis sans expérience, puis je manque d'affection.

L'homme aux yeux noirs : Vous n'êtes pas le seul à avoir perdu ses parents à un âge si précoce ?

L'enfant : Mais, moi j'ai besoin de mes parents. Que dites-vous ? mon père est toujours vivant.

L'homme aux yeux noirs : Allons, soyons réaliste. Un homme en prison, est bien un homme mort.

L'enfant : Je ne vous comprends pas. Sauvez-le.

L'homme aux yeux noirs : Regardez. Qu'est-ce que vous voyez au fond de cet abîme ?

L'enfant : Rien.

L'homme aux yeux noirs : On appelle ça aussi le néant. Il existe partout, au fond de nous-même aussi.

L'enfant : Et quel est le rapport avec la disparition de mon père ?

L'homme aux yeux noirs : Le même rapport avec ma présence ici au bord de l'abîme à côté de toi.

La femme féerique : (s'interpose entre lui et l'enfant) vous n'allez pas le jeter ?

L'homme aux yeux noirs : Je suis las de toutes ces accusations. D'abord ce n'est pas moi qui a mis son père en prison.

L'inspecteur : (s'approche froidement) Nous voilà au bord de l'abîme. Quelqu'un veut-il me mettre en cause ? (silence) Bon, ne soyez pas gêné. Nous avons bien un obstacle devant nous. C'est bien cet enfant. Mais supposons, que l'on arrive à jeter cet enfant, tout au fond de cet abîme, qu'est-ce qui prouve sa disparition ? Rien. Ceci d'une part, d'autre part, sommes-nous une bande d'assassins pour bien vouloir nous débarrasser d'un enfant sans défense ? non. C'est grave que nous perdions confiance en nous-même. La vie est belle et ne mérite pas notre ingratitude. Nous les êtres humains, sommes capables de tout déformer. (s'adressant à la femme féerique) Je vous envie Madame. Lors de notre dernière baignade, vous m'aviez appris bien de choses. Mais ce qui m'intrigue, c'est ce choix scénique, il y a bien une différence à remplacer une plage au bord d'une mer tiède par un abîme si profond, qui nous camoufle toutes sortes de vérités. Qu'allons-nous découvrir le long de cet abîme ? amusez-vous à le regarder. Qu'attendez-vous ? Qu'on ait tous le vertige ?

La femme féerique : Vous m'étonnez toujours. Un homme comme vous, ne doit jamais s'éclipser. L'humanité aura besoin de vous.

L'inspecteur : (humblement) L'humanité aura toujours besoin de l'ordre. Malheureusement, Observez ce qui est arrivé à notre ville. Il aurait fallu une courte trêve pour déclencher un pourrissement de notre vie sociale. Les clans montent en puissance. Nous avons envoyé plusieurs émissaires à l'ennemi, afin de supprimer cette trêve, sans succès. Hélas, nous perdons du terrain.

La femme féerique : Mais le bruit court que c'est vous qui avez poussé à ces excès à l'intérieur du pays.

L'inspecteur : Nous voulons alléger notre système, le rendre plus ouvert. A quoi bon la justice, si elle se montre incapable d'activer et de perpétuer l'espoir au sein de notre peuple.

La femme féerique et l'enfant s'éloignent des deux hommes.

L'enfant : Si l'homme est capable de faire autant de mal, pourquoi ne pas lui laisser la chance de se sauver avant que le mal puisse l'atteindre ?

La femme féerique : Le mal, n'atteint jamais l'homme. Quoiqu'il fasse, il est protégé par sa faiblesse. Il peut prétendre faire le mal, mais hélas, il est trop sensible. As-tu jamais vu ton père pleurer ?

L'enfant : Oui en regardant des films et le jour de la mort de maman.

La femme féerique : Et pourtant, on l'accuse d'avoir anéanti toute une ville et exterminé sa population.

L'enfant : Ce n'est pas vrai. Mon père est très doux.

La femme féerique : Mais la peste en faisait autant, le tremblement de terre, l'ouragan, le volcan, pourquoi culpabilise-t-on les hommes seulement ? Regardes cet aigle, lui aussi est capable de semer la mort sur son chemin.

L'enfant : Mais c'est l'aigle qui a enlevé ma mère.

La femme féerique : Elle a réussi à te sauver en te protégeant de son corps.

L'enfant : (s'écria) Mais il se dirige vers nous ?

La femme féerique : Tu vas voir comme il est doux. Regardes, il s'est posé sur un rocher. Tu peux le toucher. C'est un ange.

L'enfant : (hésitant) Mais il a tué ma mère.

La femme féerique : Il l'a enlevée. Peut-être ne l'a-t-il pas tuée ?

L'enfant : Je le déteste.

La femme féerique : La haine n'a jamais guéri le mal.

L'enfant : Dois-je l'aimer ?

La femme féerique : Oui. Il faut beaucoup d'amour pour guérir cet oiseau. Mais tu fais partie d'une race vulnérable, faible et fragile. Veux-tu toujours appartenir à cette race ?

L'enfant : Ai-je le choix ?

La femme féerique : Nous avons tous le choix. Accroches-toi au pied de cet aigle, il t'emmènera loin, très loin.

L'enfant : Vers la mort, non.

La femme féerique : C'est ton instinct qui réagit ainsi. Mon enfant, ne te torture pas. Va rejoindre l'homme aux yeux noirs. Lui, possédera peut-être la clef de ta survie ? Va.

La femme féerique se dirige vers l'aigle, s'accroche à ses pieds, et avant de voler et de disparaître dans l'horizon, l'enfant croit voir accrochée aux pieds de l'aigle sa propre mère.

L'enfant : (s'écria) maman, maman.

Il se mit à poursuivre l'aigle qui traversa l'abîme. L'enfant trébucha et faillit tomber. La main de l'homme aux yeux noirs le retint. L'enfant est paralysé et regarde l'abîme avec admiration.

L'homme aux yeux noirs : Et ben mon enfant, tu as beaucoup d'imagination, mais je ne peux te laisser te suicider. J'ai promis à ton père, à ta mère, à l'univers, de te sauver de ton propre destin. Rassure-toi, tu seras comme le commun des mortels, à part que tu seras un homme sans destin. (pensif) Pourquoi ne devrais-je pas le lâcher ?

L'inspecteur : (intervient) Tu doutes de ta mission ?

L'homme aux yeux noirs : Je doute de beaucoup de choses. Être puissant est le pire auquel on doit s'attendre. Lorsqu'on est faible, on cherche à se protéger, mais lorsqu'on est puissant, on est complètement désarmé. Imagines que tes larmes ne coulent plus, que ta gorge ne dessèche plus. C'est la peur qui nourrit l'homme, c'est la souffrance qui le protège. Je trouve que l'on trouve notre ultime puissance lorsqu'on se sent persécuté, maudit et coupable d'avoir même existé.

L'inspecteur : Que cherchez-vous ? Croyez-vous que vous pourriez changer votre choix à présent ?

L'homme aux yeux noirs : Oui. A tout moment, l'homme devrait être capable de suivre une voie. J'ai horreur de ma puissance si elle s'offre comme l'unique voie.

L'inspecteur : Accepteriez-vous en échange la voie de la faiblesse, de la misère , de l'impuissance ?

L'homme aux yeux noirs : Oui. N'est-ce pas là le cycle de la vie ? Toute puissance finit par s'éclipser parallèlement au cycle de la nature, le lever du jour et son crépuscule.

L'inspecteur : Ne soyez pas si naïf. La voie qui vous est tracée sera invariable. Les différents choix que vous préconisez existent bien dans vos rêves ou dans vos cauchemars. Monsieur Lebleu, Veuillez accepter humblement votre destin. Notre patience a bien atteint sa limite.

La Naissance

Madame Leroux : Vous êtes toujours indécis ?

L'homme aux yeux noirs : Je crois.

Madame Leroux : Courage.

L'homme aux yeux noirs : Où l'avez-vous trouvé ?

Madame Leroux : A la grande porte.

L'homme aux yeux noirs : Que faut-il que je fasse maintenant ?

Madame Leroux : Accepter qu'elle revienne auprès de vous.

L'homme aux yeux noirs : Mais elle n'a plus de mémoire ?

Madame Leroux : Non. Je l'ai à peine reconnu. Elle qui était si vivante, qui avait plusieurs facettes, plusieurs couleurs, elle est réduite à l'état d'une créature sans facette, ni couleur, ni mémoire.

L'homme aux yeux noirs : Donc un malheur est bien tombé sur notre ville.

Madame Leroux : Sachez qu'elle ne vous reconnaîtra pas, mais vous devriez vivre auprès d'elle.

L'homme aux yeux noirs : Et l'enfant, il va falloir que je m'occupe aussi de cet enfant ? Non, ça ne correspond pas à ma nature.

Madame Leroux : Précisément. Peut-être si vous étiez indifférent avec l'un et l'autre, vous leur assureriez ainsi une meilleure protection.

L'homme aux yeux noirs : N'ont-ils pas besoin d'affection ?

Madame Leroux : Croyez-moi là où j'ai émigré, l'affection était un mot fade. L'homme au temps présent, ne se nourrit plus d'illusion, et manque de prophètes. Son réalisme ne peut se mélanger qu'avec de la pure fiction. A part ce mélange, l'homme refuse tout autre chose. Il veut sa liberté qui le mène droit à la mort sans réclamer la pitié des autres, ni leur amour. Ainsi, ça vous soulagera de vivre avec une femme sans mémoire et un enfant qui ne demande qu'à être nourri.

L'homme aux yeux noirs : C'est faux. Cet enfant me rappelle toujours cette ville entièrement décimée par la mort. L'inspecteur et moi, avons voulu reconstituer le drame encore une fois et dans un autre temps, en utilisant tous les moyens disponibles. Mais la délinquance, la brutalité des clans, la décadence des mœurs, n'ont pas réussi à régénérer le drame de cette ville aux remparts si haut, que seul un aigle courageux a pu réussir sa chute. Ce qu'il a fait était simple : jour après jour, il choisissait une victime et juste une seule. Ceci a duré peut-être un siècle, peut-être plus, mais la ville a fini par sombrer dans la misère et dans l'oubli.

Madame Leroux : Mais pourquoi me racontez-vous ce conte ?

L'homme aux yeux noirs : Pour vous apitoyer, peut-être pour vous amuser, peut-être aussi pour vous dire que j'ignore tout sur la vie simple des hommes. Non, Madame Leroux, vous allez confier cette femme à une maison de retraite, ils la soigneront. Moi, je l'ai perdue à jamais.

Madame Leroux : Êtes -vous sûr ?

L'homme aux yeux noirs : Oui. Il est vrai que la guerre n'a pu avoir lieu qu'une seule nuit, et que la décadence a souillé notre chère ville, mais nous sommes aujourd'hui sauvés du mal par un mal si pur

et si fécond, que l'on n'a plus besoin de souhaiter le bonheur à nos prochains. Car dans l'absence de toute humiliation, le bonheur a fini par disparaître. Que reste-t-il ? beaucoup de choses. Il faut à présent forger de nouvelles valeurs, trouver de nouveaux termes, c'est un langage bien nouveau, adapté à une vie bien nouvelle. Que pourrais-je faire du passé ? Cette femme, cet enfant, appartiennent à un passé qui ne m'appartient plus. Cette ville, ces gens, tout ce qu'on peut voir et ressentir, représentent une facette d'un monde qui s'éclipse. Bientôt, nous ne nous reconnaitrons plus nous-même. Est-ce ça la purification ? Certes, soyons courageux Madame Leroux et oublions notre langage, qui après tout, nous a bien aidé dans notre existence. Mais maintenant, tous ces mots, qu'on pourrait encore utiliser, dans une période de transition, vont perdre de plus en plus de leur valeur, jusqu'au moment où l'on serait forcé à trouver un mode d'expression bien différent, qui sera pareil à d'autres composantes de notre environnement loin d'être identifié. Demain soir, nous allons fêter et bien que les convives seront les mêmes, vous allez remarquer une autre participation, que je vous laisse découvrir, sachant que la seule information que j'ai à ce propos, est que cette soirée sera une première sans trop de succès.

Les convives de la première soirée plus les émigrés. Surprise générale.

L'inspecteur : En êtes-vous sûr ?

L'homme aux yeux noirs : Absolument.

L'inspecteur : Mais pourquoi ?

L'homme aux yeux noirs : C'est leur foyer.

L'inspecteur : Ils vont le détruire.

L'homme aux yeux noirs : Nous l'avons fait, c'est à eux de le reconstruire.

L'inspecteur : Mais ils vont nous imposer de nouvelles lois, de nouvelles règles, un nouveau langage..

L'homme aux yeux noirs : Il faut tout changer. Peut-être avec eux tout ira pour le mieux.

L'inspecteur : Et mon enquête ?

L'homme aux yeux noirs : Elle est finie.

L'inspecteur : Et Paulette et les autres ?

L'homme aux yeux noirs : Ils n'ont qu'à recommencer.

L'inspecteur : Dois-je détruire la pellicule ?

L'homme aux yeux noirs : C'est votre affaire.

L'inspecteur : Et les détenus, mais tout ce temps perdu...

L'homme aux yeux noirs : Il est bien perdu. Tâchons de faire autre chose.

L'enfant : (s'approche des deux hommes) Vous n'allez plus me tuer ?

L'homme aux yeux noirs : Tout dépend d'où l'on part . Aujourd'hui je ne dois plus te reconnaître. Dois-je te dire que tout change ? Le mal est toujours là, mais regarde-les ces hommes, les reconnais-tu ?

L'enfant : Non, ils ne nous ressemblent pas.

L'homme aux yeux noirs : Et bien, c'est eux qui vont nous apprendre à écrire, à penser, bref ce sont nos précepteurs.

L'enfant : Mais vous êtes adultes ?

L'inspecteur : Oui, mais il faut avoir le courage de réapprendre à vivre. Nous avons suivi des règles, et bien, nous avons failli nous détruire. Allons rencontrer ces hommes. Tenez en voilà un. Je me présente, je suis Monsieur Lebrun.

L'homme : (répond avec politesse) Je m'appelle aussi Monsieur Lebrun. Je vous présente ma femme Paulette.

L'homme aux yeux noirs : (s'adressant à un autre couple) Je me présente, Je suis Monsieur Lebleu.

L'homme (répond gentiment) : Je m'appelle aussi Monsieur Lebleu, je vous présente ma femme et mon enfant.

L'homme aux yeux noirs : Mais c'est Madame Leblanc et l'enfant c'est notre cher enfant.

(Il regarde autour de lui et cherche l'enfant, puis très confus s'adresse à l'inspecteur) Mais où est passé l'enfant ? (Tous les deux se mettent à sa recherche, et dans la confusion quittent la soirée pour retrouver la femme de Monsieur Lebleu penchée sur l'enfant qui dormait paisiblement).

Monsieur Lebleu (saisit l'enfant, le secoue) : Mais que fais-tu là ?

L'enfant sourit et répond : Je suis avec maman.

L'homme aux yeux noirs : Mais elle n'est pas ta maman ?

La femme le regarde longuement et puis s'éloigne en lui jetant un dernier regard, un dernier reproche. L'enfant l'appelle en vain, se dirige vers L'homme aux yeux noirs et le frappe très fort en criant : « c'est ma mère ». L'homme aux yeux noirs voulant la poursuivre, se heurte contre une pierre et tombe, lève la tête, et là ne pouvant appeler à son secours, se mit à se débattre entre les pattes de l'aigle qui l'emporte au loin.

L'inspecteur : (frappe des deux mains en disant) Mission terminée. Viens mon enfant, nous allons rejoindre nos convives et les nouveaux citoyens.

L'enfant : Est-ce vraiment fini ?

L'inspecteur : Dans mon métier, rien ne finit que pour recommencer. Mais je crois que je vais à présent vivre en marge des événements. Je suis un simple témoin d'une disparition et d'une naissance. Je peux dire que je ressens beaucoup d'émotion pour toutes ces victimes qui n'ont pu partagé le bonheur du temps présent. Voilà je suis arrivé au terme de mon enquête.

L'enfant : Avez-vous trouvé les coupables ?

L'inspecteur : (avec soulagement) Avec tout le zèle d'un policier.

VILLARD le 20 août 1989